

XYZ. La revue de la nouvelle



La pure vérité

Michel Peterson

Numéro 18, mai-été 1989

La vérité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3395ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Peterson, M. (1989). La pure vérité. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (18), 33–39.

Celui qui ne croit pas que la vérité se produit, qu'il regarde une poule marcher, animée par la force de l'inconnu.

Clarice Lispector

Non, je ne sais pas être loyal parce que je n'ai jamais su échapper à mon existence, à ses passions qui m'éreintent, à ses fureurs qui me grandissent et me neutralisent. De quelque côté que je me retourne, quelque direction que je choisisse, je me sens épié et cela m'empêche de coïncider avec l'image timide qui me compose. Toujours, une matière volatile s'interpose entre les éléments dont je suis l'axe central et le monde — cette boîte noire qui semble détenir le secret de mes gestes. Je tente pourtant d'assumer les actions qui manifestent ma liberté et sont déterminées par les règles de la substance. Ma franchise se traduit par mon obéissance au plan de la nature, plan qu'elle lève au travers de moi comme si je ne formais à ses yeux qu'une paroi muette qui n'avait pour seule voix que celle des autres. C'est pourquoi j'ai longtemps cherché un métier simple qui me satisfît et me délivrât des actes dangereux que je rêvais de commettre.

Il y a plusieurs années, j'avais occupé le poste de détective privé à la SAMCDA. Mais comme je comptais, parmi mes prédécesseurs, un membre de l'ordre des avocats d'Édimbourg qui, tout en vaquant au commerce, avait veillé au scepticisme des employés de son cabinet en rédigeant divers rapports au sujet des principes de morale à respecter dans l'organisation, je fus, un bon matin, renvoyé. Je n'avais pas suffisamment compté sur le fait qu'il existe deux genres de criminels sous lesquels les spécialistes affirment qu'on peut regrouper toutes les espèces, aussi étrangères qu'elles paraissent les unes aux autres: ceux qui agissent avec la certitude qu'ils appartiennent à un état de nature pure et ceux qui aspirent à la béatitude. Les premiers font de leur propre absence la fin ultime. Les seconds engagent Dieu — ou qui que ce soit — à justifier leur mystique liberté. Certains tuent par simple convoitise,

d'autres par soif du Bien absolu. Or nous sommes tous, un jour ou l'autre, appelés à supprimer quelqu'un. Qui? La figure de l'individu importe peu. Le meurtre est la voie qui conduit à l'amour. D'ailleurs, nul besoin d'accomplir l'ouvrage. Y tremper, même par erreur, satisfait entièrement.

Chacun comprendra que le congédiement dont j'avais été la malheureuse victime me conduisit tout naturellement à l'héroïsme. Particulièrement qualifié pour tout ce qui touche, de près ou de loin, à la censure, j'obtins d'abord un poste qui ressemblait assez à celui qu'on appelle, dans mon pays, *Postmaster General*. Cependant, à la suite de quelques incidents licencieux qui m'opposèrent à l'État au sujet de périodiques pornographiques et diplomatiques, je dus me résoudre à me chercher un emploi plus adapté à mes besoins. J'allumai une cigarette et pris soin de la fumer. Je fus alors embauché par Alonso, un pharmacien plutôt louche de Belo Horizonte. Il ne vendait que des équivalents de médicaments, soutenu par le fallacieux prétexte que le moindre coût n'enlevait rien à leur efficacité. Incapable de l'appuyer dans ce négoce, je disparus.

C'est ainsi que je devins conseiller en solitude, le monde où nous vivons étant soumis à une législation universelle. J'avais enfin appris, puis intériorisé, la prudence. Je pourrais donc l'appliquer aux cas qui me seraient soumis. Ma force intérieure était devenue telle que ma sagesse, liée à mon esprit pratique, éliraient comme unique mesure de mes jugements la rectitude de mon appétit intellectuel. Je louai donc un immense bureau de noyer clair. Tous les matins, avant de m'y rendre, j'ingurgitais de féconds petits déjeuners. Aux petites heures du jour, mon corps était insatiable. Neuf croissants molletonnés et des céréales suivies de mangues fraîches se confondaient entre mon œsophage et mon duodénum afin que de cette mixtion surgisse l'espérance propre à me rendre capable de m'opposer aux idées scandaleuses qui peuplent notre monde. Par exemple, on aurait dit que, de l'impossibilité d'adhérer à la conscience, l'homme se rendait compte de la nécessité, pour lui, d'établir de fausses lois contre le vol, l'adultère ou le meurtre par procuration.

La porte de mon appartement fermée à clé, j'obtenais à titre de prêt — et pour un usage extrêmement momentané — l'ascenseur de l'édifice. Je descendais sur Espírito Santo dont je montais la côte qui longeait la Cathédrale Metropolitana. Là, je traversais la rue Duque de Caxias. Je passais ensuite au beau milieu du parc entouré par le palais du

Gouverneur, le théâtre municipal et deux admirables bâtiments qui devaient dater de l'époque coloniale. Arrivé devant le palais de justice, je redescendais pour arriver enfin rue Andradas où se trouvait, au 1081, mon édifice. Devant, la place d'Alfandega où fourmillait une faune des plus hétérogène: artisans, cireurs de chaussures, gens d'affaires et prostituées se côtoyaient dans un bain de lumière si pure que ce paysage familial était à chacun son sol, son pilier, son mur, son toit et ses nuages. Des fenêtres de mon bureau, je prenais plaisir à contempler ce peuple anonyme — Mon Peuple! — qui, mu par un désespoir fou, cherchait à découvrir par sa chair la parole du monde. Mon regard restait cependant toujours attiré par le Guaiba, ce fleuve assidûment portugais. Son bleu capétien conservait encore des odeurs d'oliviers.

Mais ce qui était le plus réel dans cette ville échappait souvent à l'attention de mon âme obscurcie. Dans ces moments, une remarque de Plotin me revenait sans cesse: «De même qu'il ne peut rien dire des beautés sensibles, celui qui n'a pas d'yeux pour les percevoir, de même en est-il avec les choses de l'esprit, pour celui qui ne peut pas voir combien est belle la face de la justice ou de la tempérance, et que ni l'étoile du matin ni l'étoile du soir ne sait être aussi belle.» Je refaisais alors surface et, tout en prenant mon second café au lait, me recueillais courageusement afin de pouvoir guider la confusion des solitaires qui allaient courir à moi d'ici peu. Je relisais mon passage favori de l'*Exode* («Tu ne séviras pas contre le métèque, tu ne l'opprimeras pas, oui, métèques, vous l'étiez en terre de Misraïm. Toute veuve et l'orphelin, vous ne le violenterez pas.») pour mesurer de nouveau, chaque matin, l'étendue de ma responsabilité.

La plupart des clients et des clientes se présentaient donc devant moi avec l'haïssable conviction que le mal n'existe plus. Faisant partie d'une génération à la dérive, sacrifiée, ils se plaisaient à jeter par-dessus bord les contraintes d'autrefois, leur mot d'ordre semblant être: à chacun ses règles. J'en venais malgré moi à rechercher les racines des conceptions du bien et du mal. De multiples questions surgissaient dans mon esprit déchiré: que se passe-t-il lorsque se brouillent les imperceptibles distinctions entre le bien et le mal? Seraient-elles vraiment en train de disparaître? Qu'est-ce qui nous fait alors croire que nous pouvons ignorer les lois gouvernant la morale? Si un nombre *suffisant* d'individus transgressent impunément ces lois sur une période *relativement longue*, la société s'écroulera-t-elle? En Occident, la loi majeure n'est-elle pas celle des Dix Commandements que Dieu a jadis donnés à la nation d'Israël? Et plusieurs législateurs, dont Albert le Grand et ceux qui ont rédigé la

Constitution américaine, n'avaient-ils pas un immense respect pour la loi divine? Même les Pygmées de la forêt Itari en Afrique centrale possèdent, malgré leur simplicité et leur naïveté, une *philosophie* et des lois éclairées qui régularisent leurs rapports avec autrui, avec leur environnement et avec Dieu. Leurs principes moraux interdisent le meurtre, l'adultère, le mensonge, le vol et le blasphème. Ces sombres négrières possèdent la chance inouïe de ne pas avoir de frère ou de sœur, de ne pas être aliénés par le langage, de ne pas appartenir au genre humain et de ne pas connaître l'institution du mariage parce qu'ils écartent pères et mères sitôt conçus. C'est pourquoi le manque de respect envers les anciens leur apparaît comme un péché de même que tout culte de l'idéologie ou de la sorcellerie se trouvent abjurés. Si l'un d'eux affichait par hasard un comportement néfaste, quel qu'il soit, il serait projeté sur-le-champ dans ses ténèbres intérieures pour l'éternité. On dit d'ailleurs qu'ils ne sont pas comme ces hardis anthropophages s'adonnant encore à la cuisine humaine. Une tête entrelardée ou une côte frite leur semblent du plus mauvais goût, la mutilation les répugne, la sorcellerie et la guerre sont d'après eux des pratiques barbares et disgracieuses. Bref, toute action cruelle ou toute connaissance magique sont d'emblée suspectes. Seul les bouleverse l'intransformable. Une simple feuille de potence parue dans *le Canard* et rédigée par un missionnaire moitié en français, moitié en portugais, à l'occasion d'une joyeuse excursion de typographes à bord du *Canada* le 18 août 1877, occasionna un jeûne de plusieurs jours. On comprend que la vérité soit douce au cœur du sauvage.

Chaque décision devenait donc singulière puisque chaque client était lui-même et que devant moi, les circonstances contingentes auxquelles il faisait face le transformaient radicalement. Un mardi, il devait être près de midi car je me préparais à sortir pour le petit déjeuner, dona Dalma entra brusquement dans mon bureau comme si son corps l'avait quittée. Sans afféterie, elle éclata en sanglots tout en se frappant la tête contre le mur du fond, celui sur lequel était placée la photo de Machado. Puis, elle se prosterna devant moi comme si j'avais été une divinité quelconque. Son âme végétative nommait une fleur comme sa fin extrême. Elle me raconta alors que, tous les matins, au moment de sortir, elle enfouissait sa bouche dans la terre et se sentait, sans le moindre refoulement, devenir une corolle. La pureté consistait pour elle à faire comme si le mal n'existait pas.

— Ce qui est pur, continua-t-elle, est un acte humain que la destruction du bien ou du mal n'effleure même pas et qu'aucune règle de morale ne risque de déformer.

— Vous êtes une sainte, murmurai-je à mon insu.

— Je ne peux en juger, répondit-elle. Tout ce que je sais, c'est qu'un crime, un vice, un mensonge, la méchanceté ou la luxure, tout cela est pur si c'est intact, si aucun repli de la raison ne le juge et n'interrompt son mouvement.

— Ou si cela garde sa virginité?

— Voilà bien pourquoi je suis perdue, avoua-t-elle entre deux torrents de larmes.

— Perdue? répétais-je incrédule.

Je n'arrivais pas à situer le lieu de sa perte. Que pouvais-je lui conseiller, moi qui illustrais la vérité par des documents, par une information sûre? Je dus me rasseoir pour ne pas sombrer avec elle.

— Venez, fis-je avec pénétration. Allons manger un morceau.

J'appuyai sur ses bras mes paumes moites. Puis, je me relevai sans un bruit, comme si rien ne s'était passé. Confuse, elle eut toutefois la force de me suivre une dernière fois. Nous nous retrouvâmes dans la rue, en plein soleil. Adéquante et légère, la foule insensée se pressait autour de nous. Dona Dalma aurait-elle été quelque Reine inconnue? Et ce gigantesque essaim n'était-il suspendu aux branches de la nature que dans le but implicite d'honorer ma cliente?

Je connaissais, rue Getulio Vargas, un excellent petit restaurant gaúcho, le *Seu Flor*, si ma mémoire est bonne — ce dont je doute aujourd'hui, après le terrible événement qui eut lieu. Nous décidâmes, d'un commun accord, de prendre la voiture de dona Dalma. Nous fonçâmes au *Seu Flor*, car nous avions subitement hâte d'en finir avec cette histoire et de voir à l'œuvre les danseurs et exorcistes qui s'y produisaient. Camillo nous ouvrit.

— Bonjour, comment allez-vous? Près des danseurs ou près des exorcistes, cher ami?

Je consultai dona Dalma.

— Près des exorcistes, sembla-t-elle choisir à regret.

— Quelques minutes et je reviens.

Camillo se dirigea vers la salle à manger des exorcistes et revint quelques minutes plus tard. Nous en étions à boire un enivrant vin blanc

soutiré aux terres de Bento Gonçalves lorsque l'exorciste s'approcha rapidement de notre table. Seuls dans la salle éclairée par des projecteurs qui diffusaient une lumière orientale, les yeux violets et pâles de Sereno fixaient dona Dalma, ouvraient en elle un abîme par lequel, en y descendant, elle atteindrait sans doute le centre de son corps dont la vérité occupait la place vive. Je me devais de conserver suffisamment d'énergie pour ne pas que s'entremêlent nos angoisses respectives.

— Je vois en vous la déraison, dit à voix basse Sereno.

— J'ai des mélancolies qui me tiennent hors de moi-même et qui étonnent tout le monde, répondit dona Dalma.

Sereno recula d'un pas et ses yeux se dérochèrent pour vomir d'infectes flammes. Son ignition le rendait rouge et lumineux. Pas plus haut qu'une coudée, son corps de quenouille paraissait lutter contre un démon herculéen qui osait dicter ses résolutions à dona Dalma. Dans nos assiettes, les haricots et le riz se carbonisaient graduellement, l'atmosphère devenait injustifiable. Sur la table, le vin frissonna d'abord pour ensuite se mettre à bouillir jusqu'à ce que les verres se choquent entre eux avant de fondre et de se répandre sur le plancher. Dona Dalma se dressa de joie. Elle exultait. Je vis que ce spectacle de l'injustice et de la méchanceté exaspérait Sereno.

C'est alors qu'il sortit de sous sa longue robe neuf oignons minuscules. Il les disposa en demi-cercle autour de la possédée et saupoudra ensuite son corps de poivre tout en invoquant le ciel. Ses pieds cuivrés bourgeonnaient, devenaient de plus en plus massifs. Les empreintes qu'ils laissaient d'ailleurs sur le sol asseyaient son pouvoir. Je sentis que venait l'heure de la purification originelle: les innombrables crimes commis par dona Dalma allaient être dissouts. Mais comment? J'étais dans une confusion et un isolement tels que j'avais vers l'inconcevable. La nature parlerait-elle en moi ou à travers dona Dalma? Je l'interrogeai ainsi:

— Dona Dalma, est-ce maintenant le temps où vous allez restaurer l'empire du Bien en notre monde?

— Il ne t'appartient pas de le savoir, répondit-elle. Mais tu recevras une charge et tu seras alors ton propre témoin.

À ces mots, sous mon regard elle s'éleva, translucide. Une nuée qui transperça le plafond de la salle la déroba à mes yeux. Je bousculai la table et les chaises. Il me fallait fuir. Cependant, juste devant la sortie, une

poussière aveuglante m'arrêta. Derrière moi, la voix de Camillo résonna. En me retournant, je constatai qu'il avait atteint une dimension colossale. Je voulus pourtant lui toucher l'épaule, mais je me heurtai à sa taille. Il me désigna le miroir à côté du vestiaire. La face que j'aperçus fut celle de Sereno.

Michel Peterson est né à Montréal. Il a publié des nouvelles dans *la Nouvelle Barre du jour*, *Trois* et *Mœbius*. Il a également fait paraître des textes de critique et de théorie dans *Critique*, *Revue de synthèse* et *Littérature*.



Anne
Dandurand

136 p., 14,95 \$

*L'Assassin de l'intérieur /
Diables d'espoir*
dans la collection « L'ÈRE NOUVELLE »
dirigée par Daniel Gagnon

XYZ éditeur, C.P. 5247, Succ. C, Montréal, H2X 3M4